Un factieux et sa marotte

Par Félix Leblond

La lumière matinale filtrait à travers les rideaux de ma chambre d'hôtel et illuminait toute la pièce qui auréolait de clarté. J'avais mis le son de la musique à la plus haute fréquence que me le permettait un samedi matin. C'était une pièce de Haendel je crois, sa célèbre « Sarabande » possiblement, ou encore le concerto « L'hiver » de Vivaldi, je ne suis pas sûr. Je me promenais dans la pièce au rythme de la musique en me remémorant le plan, encore et encore.

J'étais au quatrième étage ; dehors, toute une sécurité se mettait en place autour de l'imposant immeuble d'en face. De ma fenêtre, les policiers ressemblaient à des fourmis protégeant leur fourmilière. De simples et minuscules insectes qui couraient partout, à l'air si fragile que je me serais cru capable de les écraser d'un coup de pied. Je crois que c'est là qu'Alex a appelé. J'ai aussitôt répondu :

- « Garand. »
- « C'est Alex. Tout est en place. »
- « Ok. »
- « Tu appelles, ça explose. Voilà. »
- « Et si j'envoie un texto? »
- « Je ne sais pas… Peut-être que ça marche aussi… Mais ne prends pas de chances et appelle! »
- « Ok. »

Il a raccroché. Tout un personnage, ce Alex. Il ne m'a plus jamais reparlé depuis, d'ailleurs. Je crois même qu'il n'est pas étranger à la tentative d'assassinat que j'ai subie il y a quelques mois.

Mais revenons-en à ce moment. Des limousines blindées descendaient déjà la rue, escortées et protégées de tous bords tous côtés. Elles s'arrêtaient à la hauteur de l'entrée du bâtiment d'en face et laissaient descendre des hommes chics et élégants qui empestaient l'aristocratie et se tortillaient jusqu'aux portes de l'immeuble que leurs grasses mains n'avaient même pas besoin de toucher pour pouvoir entrer (c'était, bien sûr, leur assistant qui s'en occupait). Je ne pouvais m'empêcher d'y juxtaposer l'image d'un étron s'extirpant de son hôte et nageant tranquillement vers l'abîme. Sauf que ces étrons-ci ne disparaissaient pas, mais s'assoyaient et discutaient de l'avenir du monde qu'ils tenaient dans le creux de leurs mains.

À ce stade, je crois que je vous dois quelques explications. Je m'appelle Pierre Garand. Mon physique banal ne vous intéresse pas, croyez-moi. Ma personnalité, elle, au-delà de son insipidité, se

résume aisément au cynisme dont mon regard se teint pour parcourir le monde. Amateur d'humour noir et d'ironie, pince-sans-rire assumé, ma tête n'est qu'un porte-sarcasme. Tout le contraire d'un dépendant affectif, je vis parfois trop bien la solitude. Sensible, mais d'une sensibilité froide et désintéressée, je suis par contre très empathique face à la douleur humaine. Pour moi, la vie est une blague et cette fatalité me fait souffrir. Le fatalisme et le nihilisme sont d'ailleurs des doctrines que j'ai rejointes naturellement. Heureusement, je suis un éternel optimiste, ce qui crée en moi une certaine dualité et m'empêche de sombrer dans une mélancolie trop profonde.

J'ai grandi dans un petit village de la région des Etchemins, au Québec. Une enfance banale, heureuse mais fade. Le seul évènement notable est survenu lorsque j'avais dix ans. Une quinzaine de garçons de mon âge et moi passions nos fins de semaine à jouer dans les bois. L'hiver, nous construisions des châteaux de neige et combattions durant des heures. Un de mes amis s'appelait Fabrice. Il était un peu plus jeune que moi et était toujours accompagné de son chien, un gros labrador brun. Il avait de grands yeux vert foncé et des cheveux d'un blond éclatant. Lui et moi, nous étions les spécialistes de l'infiltration : nous contournions les positions ennemies et attaquions par derrière. Un jour, alors que nous étions en pleine action, nous sommes tombés sur une mare gelée qui nous barrait le chemin. Il n'y avait nulle part ailleurs où passer sans attirer l'attention de l'ennemi. Sans faire ni une ni deux, Fabrice s'est prudemment avancé dessus avec son chien. La glace s'est aussitôt mise à émettre de lourds craquements que nous n'avons pas su interpréter. Il s'est rendu au centre, puis le chien a refusé d'avancer. Sur la berge, le derrière enfoncé dans la neige, j'étais sur le point de lui crier de revenir quand l'inévitable s'est produit et qu'ils ont tous les deux disparus dans une énorme explosion de glace et d'eau, un peu comme dans le style de certaines annonces de boisson gazeuse. Je me rappelle très bien de la pathétique scène qui s'en est suivie. La tête de Fabrice est réapparue à la surface, ses cheveux blonds lui collant au visage; il ne savait pas nager. Il criait entre les gorgées d'eau froide qu'il avalait en émettant un son inhumain. Le chien savait nager, mais n'était pas capable de prendre pied sur la glace autour du trou. Il charriait la moitié de son corps puis retombait, calant ainsi davantage son jeune maître. Les cris ont alerté les autres qui sont arrivés en courant. Plusieurs ont essayé de s'avancer sur la glace, mais elle n'était maintenant plus assez solide. Moi, j'étais pétrifié sur la berge. J'ai vu les deux corps se débatte, puis s'épuiser. Tranquillement, le chien ne réussissait même plus à se sortir de l'eau et la tête de Fabrice restait de plus en plus souvent sous l'eau. Pendant tout ce temps, les hurlements de l'enfant et de la bête s'entremêlaient et formaient une énorme clameur qui écorchait mes oreilles, s'infiltrait dans ma tête et me donnait la nausée. Une clameur animale, abyssale, hystérique et désespérée. L'enfant et l'animal se retrouvaient tous les deux dans la même misérable situation, réduits au rôle pathétique de spectateur de leur propre mort. Ils n'y

pouvaient tout simplement rien. Tranquillement, les deux corps ont finalement arrêté de bouger. Plus tard, alors que mes parents sanglotaient en m'embrassant et que la police sortait les corps de la mare, avant que mon père ne puisse me détourner le regard, j'ai très bien aperçu les deux masses inertes, toutes gonflées et bleuâtres, qu'on sortait de l'eau. Le petit homme et l'animal en étaient réduits à la même condition terrestre, comme avant leur naissance et comme, finalement, durant leur existence. Ce fut mon premier contact avec ce cycle éternel qu'est la mort.

Plus tard, j'ai quitté mon coin de pays et je suis allé à l'université. J'ai choisi d'étudier en sciences politiques, car je voulais comprendre notre système, comprendre les hommes. À ce moment, je croyais encore que tout ça avait de l'importance. C'est à l'université que j'ai fait la connaissance de plusieurs étudiants étrangers. Parmi-eux, il y avait quelques Syriens. Lorsque la révolution s'est amorcée dans leur pays il y a deux ans, j'étais en contact avec eux via Internet et ils essayaient de me convaincre de venir les aider. J'ai bien sûr refusé l'offre, mais j'ai ensuite commencé à lire sur un Américain, Matthew VanDyke, qui avait été dans la même situation que moi durant la guerre civile libyenne. Celui-ci avait accepté l'offre. Finalement, ma copine de l'époque m'a laissé tomber et c'est sur un coup de tête que je me suis embarqué pour la Syrie, laissant mes études et ma vie derrière moi. C'est là que tout a basculé si vous voulez mon avis. Partir comme cela, risquer sa vie pour de simples connaissances et une cause controversée, même aujourd'hui je ne suis pas sûr de ce qui m'a décidé à le faire. Enfin, l'important est que je me suis battu durant des mois avec l'armée de libération nationale syrienne. Je pourrais écrire un livre complet avec cette seule expérience. J'ai même eu une conversation avec VanDyke, lui aussi recyclé dans ce coin du monde. J'ai tenu une année complète. Après, j'ai commencé à voir ce mouvement révolutionnaire avec un brin de cynisme. J'étais perdu dans ce désert sans fin, qui repoussait ses limites arides jusqu'aux confins de mon être. J'ai aussi été légèrement blessé et j'ai finalement à nouveau pris une décision sur un coup de tête. J'ai quitté le pays et les combats, et sauf peut-être pour quelques amis que je regrette, ce fut un réel soulagement. J'ai abandonné le Moyen-Orient et j'ai commencé à errer sans but précis, dans le Caucase et l'Europe de l'Est. J'avais peu d'argent, mais je m'étais fait un certain nom dans les milieux révolutionnaires et activistes européens. Je communiquais en anglais, parfois en français. C'est comme ça que j'ai fait la connaissance d'Alex et de son groupuscule. Encore une fois, mes errements, ma rencontre, puis mon ascension dans cette faction pourraient remplir un roman en entier. L'important, c'est que je me suis finalement retrouvé aux commandes d'une bombe, dans une chambre d'hôtel d'un pays miteux à regarder mes futures victimes se rendre à l'abattoir. J'étais un boucher qui écoutait de la musique classique.

Ces hommes et ces femmes composaient l'élite du pays dans lequel je me trouvais. Croyez-moi, ce n'étaient pas de doux agneaux. La situation sociale et politique de cet état n'était qu'un énorme vice et la population souffrait de tous les maux, saignée qu'elle était tel un énorme porc. C'est pourquoi Alex n'avait pas eu grand-chose à faire pour me convaincre de participer à son attentat. J'ai toujours été un défenseur des droits de l'homme, mon parcours le prouve. Je suis prêt à me sacrifier pour la collectivité n'importe quand. Moi je puis mourir, elle ne le peut pas. Je n'en demande pas tant à personne; ce n'est même pas un choix. Du moins, moi je ne me suis jamais posé la question, ça a toujours été l'évidence même. Nous sommes tous une composante de notre grande communauté, et il faut bien que quelqu'un fasse ce qui s'impose. Le jour où il me sera demandé quelque chose en échange de notre bien-être collectif, je répondrais présent, comme je l'ai déjà fait, quand bien même que cela causerait du tort à ma personne.

Cette journée-là, dans l'immeuble d'en face, qui devait être un centre des congrès ou quelque chose comme cela, s'amoncelait cette crasse proprette, ces ambassadeurs et ces juges influents, cette puanteur parfumée, ces hommes d'état et ces bourgeois grassouillets, cette monstruosité bien peignée, ces industrielles et ces grands parleurs moustachus. Cette petite tribu de rois nègres qui rigolaient et s'engraissaient pendant que les morts de leur passivité s'entassaient à leurs pieds. Ensemble, ils formaient un magnifique tableau avilissant, un véritable coup de poing au visage de la populace.

Assis sur le bord de la fenêtre, je réfléchissais à la situation dans laquelle je me trouvais. Tous ces gens, leurs vies entre mes mains. Je n'étais pas enthousiaste, je n'avais aucunement hâte de composer le numéro inscrit sur le bout de papier qu'Alex m'avait donné. Voyez-vous, je fais partie de ceux qui pensent que la nature fait très bien les choses et que l'homme n'a pas vraiment besoin d'accélérer le processus de la mort. Après tout, sur une durée suffisamment longue, l'espérance de vie tombe pour tout le monde à zéro (cette phrase, c'est une réplique d'un film que j'ai bien aimé, je ne me rappelle plus du titre, mais Edward Norton jouait dedans). La seule certitude de l'homme est qu'il va mourir, et la vie n'est qu'un passage vers cet absolu. Certains le comprennent; ils comprennent que la vie est absurde, que l'homme n'est rien d'autre qu'un prisonnier soumis à toutes sortes d'évènements qui échappent totalement à son contrôle avant de disparaître. Les autres, ils prennent leur vie au sérieux, travaillent, dorment et urinent comme s'ils allaient finir autre part que dans le néant.

Voyaient-ils les choses comme cela, mes condescendants jambonneaux? Après tout, quelle belle façon d'en rire, de cette vie absurde, que de ne se soucier que de soi-même. Peut-être avaient-ils compris que cette vie dénuée de tout sens ne les mènerait nulle part ailleurs que dans le vide absolu, que le jugement dernier n'existait pas.

Je réfléchissais à tout cela cependant que le temps filait. Bientôt, l'horloge du cadran à côté de mon lit n'était plus qu'à deux minutes de dessiner l'heure qu'Alex m'avait transmise. Plus qu'à deux minute de voir toute une classe sociale disparaître dans un énorme soupir de joie. Je ne sais pourquoi, mais tout comme en Syrie, je commençais à douter. Je ne savais même pas la force de cette bombe et j'étais juste à côté après tout. De plus, une idée malicieuse se dessinait dans mon esprit. Un homme avait un jour écrit : « Il ne faut jamais gifler un sourd. Il perd la moitié du plaisir. Il sent la gifle mais il ne l'entend pas. » Le nom de Bertolt Brecht me revient à l'esprit, mais c'est plus le genre de Georges Courteline. Cette phrase, je me la passais en boucle dans ma tête. Je repensais aussi à mes lectures préférées, au nihilisme de Céline et surtout au fatalisme de Tolstoï. Alex avait bien précisé qu'il n'avait aucune idée de la conséquence de l'envoi d'un simple message texte. Tout ce qui arrive n'est que le résultat d'un énorme concours de circonstances…

Les deux minutes s'étaient écroulées. Cela avait suffit. J'ai calmement pris le cellulaire et j'ai marqué un court message avant de l'envoyer. Mon pouce a légèrement tremblé lorsque j'ai appuyé sur le bouton. J'ai fermé les yeux, un soupir s'échappait de ma bouche qui dessinait un énorme sourire sur mon visage. Tout ce qui arrive n'est que le résultat d'un énorme concours de circonstances…

Derrière moi, en lieu et place d'une explosion, un énorme tumulte s'élevait, traduisant l'angoisse et la détresse d'une foule de gens. Je rouvrais les yeux… La bombe n'avait pas explosé. Dehors, les portes grandes ouvertes du bâtiment d'en face peinaient à laisser sortir toute cette misère en cravate occupée à sauver la seule chose qui la préoccupait vraiment : elle-même.

Moi, en paix, le sourire aux lèvres, détruisais le cellulaire, prenais ma valise et sortait avec la ferme intention de me rendre à l'aéroport. La neige me manquait.

Voilà, cher lecteur, ce qui s'est réellement passé lors de cet attentat soi-disant manqué. Pour ce qui s'est passé à l'intérieur du bâtiment, les médias l'ont déjà amplement documenté : alors que les invités se préparaient à prendre place au buffet, un serveur à attendu la vibration de ce qui semblait être un cellulaire en dessous de la table. Lorsqu'il a soulevé la nappe, le mignon appareil s'est étalé à la vue de tous, ainsi que la demi-douzaine de bâtons de dynamite auxquels il était connecté. La nouvelle s'est propagée comme une traînée de poudre, et en moins de deux, tous fuyaient comme si la mort se tenait là, prête à les faucher. Dans chacun des êtres présents, une peur incontrôlable était née. Il y a même eu une crise cardiaque. La police est finalement arrivée sur les lieux. Sur le cellulaire que l'équipe de déminage retira du bâtiment, on pouvait lire cette marotte d'humour noir qui se mirait à l'écran, en référence à Courteline :

« Le destin vous a épargné l'autre moitié du plaisir ; ce n'est que partie remise. »